

PORT D'ÂME ILLÉGAL

— Aventure —

ROMAN

PORT D'ÂME ILLÉGAL

Jérôme BESSIÈRE

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-410-3

*La vertu est fille de la religion, le repentir son enfant d'adoption :
pauvre orphelin qui, sans l'asile qu'elle lui offre,
ne saurait où cacher son unique trésor, ses larmes !*

Sofia Pétrovna Svetchina

Chapitre 1

À peine huit heures trente, et déjà le soleil invite le thermomètre à tutoyer des sommets. Encore une chaude journée qui débute. La luminosité invite infailliblement à plisser les yeux de ceux qui ne portent pas de lunettes protectrices. Ici, personne n'en a. Les herbes hautes se dessèchent chaque jour un peu plus. Icare estime qu'hier encore, la verdure fièrement étalée par les prés se voulait plus vive. Les fleurs aussi changent, ou plutôt vieillissent. Toujours plus vite. Toujours plus mal.

Son petit-déjeuner avalé comme d'habitude, soit aussi rapidement que si une armée entière menaçait de le lui dérober, le petit garçon avait pris la direction des champs. Passer son temps dehors. Admirer, contempler et même féliciter la nature. L'encadrement pense qu'il s'agit là des seules envies d'Icare qui fait preuve d'un intérêt sans limites pour Dame Nature.

Comme chaque matin, la petite fille blonde, aux jolis yeux cerclés des montures rondes et bleues de ses lunettes, s'approche d'Icare. Comme chaque matin, elle lui demande s'il veut bien jouer avec elle. Comme chaque matin, il refuse. Il n'en voit en effet absolument pas la moindre utilité. Il en va de même de la connaissance du prénom

de cette petite fille. À quoi bon le retenir ? Ne sommes-nous pas dans une « usine à chagrin » comme l'appelle Icare ?

Partant de ce postulat, le jeune garçon ne se sent nullement investi d'une quelconque mission d'empathie envers les autres. Il ne fera rien de désagréable contre eux, mais aucune démarche positive et gratuite non plus. S'il a bien compris une chose, c'est que tout se mérite en ce bas monde. Y compris le négatif. Il a également appris à se méfier de tout, à être précis. Car sans précision, tout devient relatif, sans fondement ni valeur.

À force d'observer madame Sinclair, Icare apprend énormément. Elle est tellement... Tiens, la voilà justement qui s'approche de l'arbre devenu le repère du garçonnet. Ce dernier remarque immédiatement qu'elle n'est pas à l'aise. Cette belle femme, d'environ quarante ans, a dès la première seconde fasciné le jeune garçon par sa démarche, la classe naturelle qu'elle dégage. Icare a tout de suite lu en elle. Il a vu transpirer la sincérité, l'amour de l'autre, et surtout du prochain. Malgré la finesse de sa ligne, madame Sinclair dégage un incroyable sentiment de sécurité. Peut-être du fait de la haute tenue de ses épaules. Ou plus simplement par le regard bienveillant qu'elle peut porter sur le monde. Il n'en demeure pas moins que le garçon sait que la directrice a de sombres pensées. Il la trouve tout de même belle, à se déplacer entre les herbes qui cachent ses pieds. Icare a presque le sentiment que la femme vole littéralement, planant à quelques centimètres du sol. Ses cheveux châtain clair soulevés par ses mouvements et la brise donnent le sentiment de se mouvoir au ralenti. Apercevant Icare du coin de l'œil, madame Sinclair change légèrement de cap pour se poster devant le garçon. Elle le fixe avec son regard bleu azur qui ne cache

que trop mal sa tristesse, mais tout en gardant un air protecteur. Après un moment d'hésitation et une profonde inspiration, elle s'agenouille pour se mettre à la hauteur de son petit interlocuteur assis dans l'herbe. Elle lui prend tendrement les mains qu'elle blotti entre les siennes.

— Icare... Ta maman est morte.

Chapitre 2

Ce sont les vacances. Il y a du monde partout, des papas, des mamans et des enfants. Il fait beau, chaud, et il y a même moyen de se baigner dans les environs. Autrement dit, tout invite à la bonne humeur, à la détente et au bonheur. Pourtant, c'est un profond dégoût nauséeux mêlé à un irrésistible besoin d'expulser un trop plein de larmes qui animent Lucie en cet instant. Quoique « animent » s'avère mal choisi en l'occurrence. Ces ressentis l'éteignent en réalité.

Dès le franchissement de la grande porte d'entrée, la jeune femme a pris toute la mesure de la gravité des lieux. Elle en palpe à présent toute l'horreur, l'ignominie. C'est pourtant elle, Lucie, qui a demandé à venir ici. Depuis longtemps, elle souhaitait le faire. À chaque passage dans la région, soit une à deux fois par an, quand son père vient rendre visite à son frère installé dans l'est depuis une grosse quinzaine d'années. À quelques semaines de fêter son vingt et unième anniversaire, elle savait qu'à présent on ne pouvait plus lui répondre qu'elle est « trop petite ». Elle le savait, et le regrette maintenant. Elle se fait elle-même la réflexion de réaliser qu'il s'agit là de sa première désillusion d'adulte. « *Ça n'aura pas traîné* », pense-t-elle. Ses parents avaient-ils raison en lui expliquant qu'elle devait impérativement profiter de son enfance sans vouloir grandir trop vite ? Que rien n'est plus éphémère, et irréversible ? Un vague sentiment de doute l'envahit alors. Se rend-elle compte que les certitudes qui l'animent depuis toujours sont effectivement possiblement erronées ? Une autre surprise pour cette jeune fille

souvent qualifiée de douée, mais un peu têtue. Voire bornée, convaincue de ne pouvoir qu'être dans le vrai.

L'arrivée sur les lieux avait mêlé curiosité et excitation, provoquées par tant d'années de frustration et d'attente. Mais Lucie n'avait pas pris conscience que derrière cette motivation enfantine de voir, attendait une réalité que l'on ne voudrait pas connaître, mais que l'on n'a pas le droit d'oublier dans le même temps. En franchissant par la grande entrée matérialisée par de gros rondins de bois savamment imbriqués et parcourus de centaines de mètres de barbelés, la jeune fille avait tout de suite pensé à l'état d'esprit de ceux qui, voilà plus de cinq décennies, pénétraient en ces lieux. Sachant qu'ils n'en ressortiraient jamais. Pas besoin de connaître la langue pour comprendre l'écriteau surplombant la porte de ses grosses lettres noires sur fond blanc sale : KONZENTRATIONSLAGER NATZWEILLER-STRUTHOF.

Plusieurs points avaient déjà secoué la jeune femme : le passage de l'entrée donc, la taille des baraquements de planches grises qui recevaient les prisonniers. Même s'il n'en reste qu'un réellement d'origine, la multitude de rectangles rose au sol, marquant l'emplacement initial de chacune de ces baraques, donne idée du nombre d'êtres humains parqués là. La potence avait aussi eu un impact violent sur Lucie. Regardant la corde se balancer du haut de son morbide perchoir, la jeune femme s'était longuement tournée sur elle-même. Prenant le temps de s'imprégner de la vision bucolique des vallons alentour, consciente qu'elle a, à de si nombreuses reprises, fait office de dernière vision d'horreur de vie sur Terre. Pour des centaines, des milliers d'individus. Le passage de la chambre à gaz avait été terrible. Électrochoc reliant le savoir théorique diffusé par les livres et l'école, à la réalité pratique et

physique du concret. Les photos aussi, bouleversantes de cruelle vérité, avaient secoué Lucie. Surtout celle de cette mère de famille, conduisant avec une hallucinante et si atrocement merveilleuse dignité, ses enfants à la mort sous l'œil amusé de quelques salopards de SS. Mais c'est ce qu'elle regarde à présent qui la chamboule en lui retournant les entrailles. Devant elle, trois fours crématoires. Ouverts. Dévoilant une civière de métal sur laquelle tant de corps sont partis en fumée...

Les yeux habituellement si rieurs de Lucie, traduisent une incompréhension totale mêlée de révolte à peine contenue. Son papa ne peut que le voir. Les beaux yeux de sa fille, ceux-là mêmes qu'il compare à des soleils couchants marron, tant ils sont grands et arrondis sur le dessus, avec de longs cils pareils à des rayons rasants, sont aujourd'hui dévastés. Il essaie d'intervenir discrètement pour apaiser la bouilloire émotionnelle qu'est devenue son enfant :

— Y'a-t-il eu des évasions réussies ? demande-t-il au guide.

— Oui monsieur. Deux. Un enfant qui, alors qu'on le conduisait à la chambre à gaz, a remarqué une serpillière derrière une porte. Il s'est jeté dessus et s'est mis à frotter le sol. Les gardes ont cru qu'il était de corvée et l'ont laissé. Il s'est ensuite caché là. Le guide pointe du doigt une sorte de niche grillagée encastrée dans le bas d'un mur. Puis il s'est faufilé dans la nuit. Le second est un homme qui a réussi à neutraliser un garde et à lui prendre son uniforme. Il s'est ensuite installé au volant d'une voiture militaire et a pris la direction de la sortie, espérant passer sans plus de formalité. Arrivé au poste de contrôle, le garde lui a intimé un ordre qu'il n'a absolument pas compris : il ne parlait pas un mot d'allemand ! Il a préféré attendre quelques instants, plutôt que de forcer le barrage. Grand bien lui en a pris, car dans les secondes qui suivirent, trois officiers ont pris